

PREMIER PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Quotidienne. Us. An. 6 Mois. 2 Mois. 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 POUR L'ETRANGER... \$15.00 \$7.50 \$3.75 Les abonnements se paient d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PREMIER PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire. Us. An. 6 Mois. 2 Mois. 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 POUR L'ETRANGER... \$15.00 \$7.50 \$3.75 Les abonnements se paient d'avance.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

Journal Français Quotidien.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN 17 JUIN 1905

Fondé le 1er Septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.
Bureau: 202 rue de Chartres, N. O. La Nouvelle-Orléans.
Bureau de la Poste: 101 et 103 rue de Chartres, N. O. La Nouvelle-Orléans.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOUAGES, PRIX DE 10 CENTES LE MOT, PLUS 10 CENTES LA LIGNE, PLUS 10 CENTES LA PAGE.

La Fin d'un Règne.

La mort du baron Alphonse de Rothschild.

Paris, 16 juin.

Un roi vient de mourir, ce fut, en effet, un roi, ce chef de la maison Rothschild qui exerça pendant tant d'années, une véritable souveraineté sur le monde financier et parce qu'il était roi, il devait aussi le justifier.

Ceux qui l'approchaient diront qu'il était charitable et bon.

Ce qu'il donnait, on l'ignorait, car il avait la générosité discrète, ne pouvant cependant dissimuler les subventions qu'il accordait aux établissements hospitaliers et à son œuvre, récemment encore, il soulevait dix millions pour l'œuvre des habitations ouvrières.

Ce socialisme-là vaut mieux assurément que celui qui se traduit par de vaines paroles et de dangereuses excitations.

Voulez pour la justice. Voici maintenant par la vérité.

La souveraineté de l'argent est rarement populaire, et pour qu'on lui pardonne, il faut que celui qui en est investi mette sa puissance au service d'une noble cause ou d'un grand intérêt public.

Plus encore que noblesse, militaire oblige.

D'un mot, d'un geste, le baron de Rothschild pouvait aider la France à s'élever du bouillier républicain à la hauteur possible en tous cas de l'empêcher de choir entre les mains qui ont fait la perte de geste, il ne l'a pas fait.

Il a, dit-on, cruellement souffert de la légende qui se forma à son sujet, il n'a pas fait effort pour la détruire, et il est mort sans avoir cherché à convaincre ceux qui le jugeaient peut-être avec une insuffisante équité.

C'était un homme correct, un peu froid, portant allègrement ses soixante-dix-huit ans.

Comme Chamberlain, comme Charles Lafitte, il ne négociait aucun de ces détails de toilette qui atténuent en quelque sorte le triste aspect de la vieillesse, la font souriante et la rendent aimable. Il marchait droit, et ses allures étaient encore jeunes; avec sa figure à la fois grave et fine, ses moustaches courtes, ses favoris taillés à l'anglaise, sa boutonnière fleurie, son élégance simple et en même temps sévère, on l'eût pris pour un membre de la Chambre des lords en villégiature à Paris.

C'était un laborieux, qui aimait à ressembler à tout le monde, et qui ne croyait pas qu'un Rothschild fût tenu de se distinguer des autres citoyens par son luxe apparent et l'éclat aveuglant de son opulence.

Il menait une vie des plus bourgeoises, se rendait tous les matins à pied de la rue Saint-Florentin à ses bureaux, faisait le tour du Bois avec la baronne, recevait toujours aux mêmes heures les marchands de curiosités qui enrichissent, en s'enrichissant eux-mêmes, sa belle collection d'objets d'art, et les agents qui recueillaient ses ordres de Bourse.

Il ne négligeait pas cependant l'Institut, auquel il s'honorait grandement d'appartenir, et trouvait encore quelques heures à consacrer au conseil de régence de la Banque de France, dont il était membre écouté, et au conseil d'administration du Chemin de fer du Nord, qu'il présidait avec autorité.

Les petits théâtres lui plaisaient mieux que les grandes scènes subventionnées, et ce fut à la première de l'Age d'Or, aux Variétés, que "la critique" le vit pour la dernière fois.

Il possédait une écurie de courses, celle de ses parents, mais il

n'en obtint pas de grandes satisfactions d'amour propre.

Je ne pourrais préciser ses opinions; à vrai dire, il avait en mains des affaires d'une telle importance, qu'il ne lui était guère permis de spécialiser ses sentiments politiques; il saluait le fait accompli, comme il convient aux grands manieurs d'argent qui ont le souci de ne point restreindre le vaste champ de leurs opérations.

Jusqu'à sept heures du soir, il était gouvernemental; mais lorsqu'il avait fermé sa caisse, il se rapprochait du monde où il fréquentait, et ne cachait pas les sympathies personnelles et ataviques qu'il eût longtemps pour la Maison d'Orléans.

En mourant, son grand-père, le fondateur de la dynastie, avait légué l'Europe à ses enfants.

Le premier établit sa domination financière à Francfort, le second se rendit à Vienne, un autre se fixa à Naples, le quatrième à Londres et le dernier choisit Paris.

"Restez toujours unis", leur avait dit l'aïeul, et afin de mieux marquer leur soumission à cette volonté suprême, ils s'opposèrent pour devise trois mots latins: "Concordia, industria, integritas", et pour emblème familial, cinq fleches réunies par un indestructible lien.

Le chef de la maison de Naples, Adolphe de Rothschild, a liquidé sa banque après la chute des Bourbons, la maison-mère, à Francfort, a disparu. Paris, Londres, Vienne, demeurent les seules capitales de la toute-puissante famille.

Ce fut en 1865 que le baron Alphonse succéda à son père, le baron James, il s'adjoint ses deux frères, les barons Gustave et Edmond.

Le baron James était homme d'esprit, plus sceptique et moins correct que son fils aîné.

Fidèle aux traditions de sa famille, l'accommodé de l'Empire comme il se fit accommodé de la république, il n'était mort avant la guerre.

Le roi Louis Philippe le traitait avec bienveillance. Il reçut le même accueil à la Cour impériale et je crois même que, sous le règne de Napoléon III, on organisa à Compiègne une grande chasse en son honneur.

Il n'en traita point vanité, et faisait tourner au profit de la grande maison, les amitiés illustres dont il était honoré.

Sa banque était la première du monde entier, et son nom était encore le principal pseudonyme de la Fortune.

Depuis cette époque de loin-taine, la puissance financière a suivi le mouvement des formations politiques, elle s'est démocratisée, à la vieille banque, dirigée par un autocrate, on a substitué de grands établissements de crédit gouvernés par des conseils de ministres, responsables devant ce petit parlement que l'on appelle une assemblée d'actionnaires.

C'est une révolution longtemps souhaitée par ceux qui estiment dangereuse pour la classe publique une énorme accumulation de capitaux dans les mains d'un seul.

Depuis cette époque de loin-taine, le banquier d'autrefois était un être humain qui avait le droit de se montrer pitoyable et généreux; le président actuel d'un conseil d'administration n'a pas la même liberté; il ne dispose pas des fonds qui lui sont confiés, et ne doit envisager les crises économiques et les catastrophes financières qu'au seul point de vue des intérêts dont il a la garde.

Par une triste coïncidence, les deux hommes qui incarnaient avec une incontestable supériorité les deux systèmes opposés, la banque anonyme et la banque personnelle, M. Henri Germain et le baron Alphonse de Rothschild, disparaissent l'un et l'autre, en quelques semaines de la scène du monde.

M. de Rothschild faisait un noble usage de ses immenses richesses, parce qu'il n'en devait compte qu'à ses associés, toujours en parfaite communauté d'idées avec lui-même. Que de fois il vint en aide à des confrères moins favorisés! Que de fois aussi le baron Alphonse conjura de véritables désastres financiers dont le crédit public eût grandement souffert s'il n'était intervenu en temps utile!

Je sais bien qu'on lui a reproché, qu'on reprochera longtemps encore à sa mémoire, la chute imprévue, douloureuse de l'Union générale.

C'est une histoire qui n'est pas encore très connue.

La rivalité des Rothschild et de l'Union générale fut en quelque sorte un combat entre deux systèmes, ou plutôt un duel, entre ce que l'on appelle la banque catholique et ce que l'on qualifie la banque juive.

On sait quelles passions furent mises en jeu pour attendre un résultat que le baron Alphonse a peut-être regretté à l'heure où, dégagé des faiblesses et des vanités humaines, il a dressé le bilan de toute sa vie.

A cette occasion, ses adversaires poussèrent la sévérité jusqu'à nier ses sentiments patriotiques; ils auraient dû cependant se rappeler qu'à l'heure où la France palpitait encore sous le talon de l'Allemagne, le baron Alphonse avait, sans hésiter, avancé deux cents millions à M. Thiers pour aider à la libération du territoire.

Il n'aurait pas dû oublier que les Rothschild avaient souscrit plus de la moitié de la rançon de la France, exactement deux milliards sept cents millions.

Tandis que la banque se démocratisait en Europe, de grandes fortunes individuelles se créaient en Amérique et bientôt les Rothschild cessaient d'être les plus riches citoyens du monde.

Leur puissance s'amointrissait, on contestait leur souveraineté. Ces rois absolus de la finance n'étaient pas encore contraints d'abdiquer, mais déjà, en face d'eux se constituaient des républiques ou des monarchies constitutionnelles avec lesquelles il leur fallait désormais compter.

La banque Rothschild est la dernière banque classique, la dernière banque selon la vieille tradition, et le baron Alphonse, averti des transformations qui s'opéraient autour de lui, sentant l'avenir de sa dynastie menacée par la concurrence du suffrage universel économique, n'hésita pas à rompre à sa maison une orientation nouvelle. Il restreignit les opérations financières aux seuls emprunts d'Etat, et donna un énorme développement à ses entreprises commerciales ou industrielles; il exploita des mines de nickel, de charbon, de cuivre, construisit des flottes, et le banquier devint commerçant et industriel, apportant une incomparable maîtrise à ces nouvelles occupations.

On a dit de lui qu'il manquait parfois de modestie. Ce n'est pas exact. D'ailleurs, ceux qui sont trop riches ou trop puissants, ne sont-ils pas excusables lorsqu'ils conçoivent d'eux-mêmes une opinion parfois excessive? Le baron Alphonse avait de très hautes relations. La Maison de France l'honorait de ses sympathies particulières, et l'on sait que lorsqu'il déjeunait ou dînait à Chantilly, le duc d'Aumale, qui l'appelait volontiers: "Mon cher collègue", étant tous deux de l'Institut, le plaçait toujours à sa droite.

Quoi qu'il en soit, ses derniers jours ne s'en allèrent pas sans quelque tristesse.

Lorsque Jules Ferry porta le premier coup à l'influence de l'Église sur les jeunes âmes, les religieux du baron Alphonse se rangèrent, en grand nombre, autour des persécuteurs de la foi.

Ce fut pour les Rothschild le commencement de la décadence.

L'affaire Dreyfus lui porta un coup plus rude encore: le baron Alphonse fit de grands efforts pour calmer après de lui les passions qu'évoquait "l'Affaire"; refusant de se mêler au combat qui livrait les dreyfusistes à toutes les bonnes traditions de notre France; en tous cas, s'il déconseilla cette lutte impie, s'il la condamna, il n'eut pas la force de la flétrir publiquement, et, par là, il perdit de vieilles amitiés, dont il ne se pouvait passer; beaucoup des sages qu'il fréquentait se fermèrent devant lui; il ne rencontra plus les mêmes sympathies au Jockey-Club.

Ce lui fut une grande douleur, aggravée peut-être par cette pensée qu'il eût pu empêcher beaucoup de mal, s'il ne se fût déigné systématiquement de la politique.

Puissant comme il l'était, tenant dans sa main quelques-uns

de ceux qui exerçaient une influence décisive sur nos destinées, avait-il le droit de se désintéresser de la chose publique?

N'est-il pas compris, à sa dernière heure, que l'anti-sémitisme, dont il fut moralement — sinon matériellement — la première victime, avait été favorisé par cette abstention?

S'il l'avait voulu, s'il l'avait osé, il eût arrêté d'un mot la funeste campagne qui a si cruellement éprouvé ceux contre lesquels on la dirigeait et ceux qui eurent l'audace de l'entreprendre.

Et peut-être s'est-il dit, lui aussi, lorsqu'il était trop tard pour se ressaisir: — Si j'avais voulu!

Il est entré dans le repos. Ce qui meurt en lui, c'est une synthèse, presque un symbole.

La maison gardera son rang: son fils, qu'il avait formé avec un soin jaloux, ses frères, son neveu, pleins d'expérience, continueront à la diriger avec l'aide de deux ou trois collaborateurs, qui en connaissent les secrets et en possèdent les traditions: M. Tambour, qui en est le ministre des affaires étrangères, et M. Neuberger, qui détient le portefeuille des finances, mais le caractère

en quelque sorte monarchique de cette grande institution disparaît avec le baron Alphonse de Rothschild.

Et maintenant, il nous faut souhaiter que les grands conflits, auxquels son nom fut mêlé malgré lui, s'éteignent, et que l'apaisement se fasse enfin sur sa tombe.

MEMOR.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

M. Rouvier conservera le portefeuille des affaires étrangères.

Paris, 16 juin.—Le premier ministre Rouvier a annoncé cet après-midi au Conseil des ministres réuni à l'Élysée, qu'il était définitivement décidé à garder le portefeuille des affaires étrangères, et à remettre à son successeur celui des finances dont jusqu'à la démission de M. Delcassé, il était titulaire.

Le successeur de M. Rouvier au ministère des finances sera nommé ce soir ou demain matin. Un décret nommant M. Rouvier ministre des finances paraîtra de main matin au "Journal Officiel."

Maladie de l'impératrice d'Allemagne.

Berlin, 16 juin.—L'impératrice Augusta est indisposée et s'est vue obligée de renvoyer à plus tard tous ses engagements.

Les médecins de la cour prétendent que la maladie de l'impératrice n'offre aucune gravité.

Condamnation d'un banquier.

Toledo, Ohio, 16 juin.—Oris L. Burns, de Montpelier, Ohio, le banquier accusé par le grand jury fédéral de s'être approprié les fonds qui lui étaient confiés, a comparu devant le tribunal aujourd'hui et s'est reconnu coupable.

Le juge R. W. Taylor a condamné Burns à sept ans de travaux forcés dans le pénitencier de l'Ohio.

La démission du grand-duc Alexis et de l'amiral Avellan.

St Pétersbourg, 16 juin.—L'annonce de la retraite du grand-duc Alexis, amiral en chef de la marine russe, et de l'amiral Avellan, chef de l'amirauté russe, a causé une sensation à St Pétersbourg.

Cette annonce a été immédiatement suivie d'un rescrit impérial relevant le grand-duc Alexis de la direction suprême de la marine, position qu'il occupait depuis le règne d'Alexandre III, soit depuis que la Russie avait résolu d'entrer dans le rang des grandes puissances maritimes.

— Si j'avais voulu!

Il est entré dans le repos. Ce qui meurt en lui, c'est une synthèse, presque un symbole.

La maison gardera son rang: son fils, qu'il avait formé avec un soin jaloux, ses frères, son neveu, pleins d'expérience, continueront à la diriger avec l'aide de deux ou trois collaborateurs, qui en connaissent les secrets et en possèdent les traditions: M. Tambour, qui en est le ministre des affaires étrangères, et M. Neuberger, qui détient le portefeuille des finances, mais le caractère

en quelque sorte monarchique de cette grande institution disparaît avec le baron Alphonse de Rothschild.

Et maintenant, il nous faut souhaiter que les grands conflits, auxquels son nom fut mêlé malgré lui, s'éteignent, et que l'apaisement se fasse enfin sur sa tombe.

MEMOR.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

M. Rouvier conservera le portefeuille des affaires étrangères.

Paris, 16 juin.—Le premier ministre Rouvier a annoncé cet après-midi au Conseil des ministres réuni à l'Élysée, qu'il était définitivement décidé à garder le portefeuille des affaires étrangères, et à remettre à son successeur celui des finances dont jusqu'à la démission de M. Delcassé, il était titulaire.

Le successeur de M. Rouvier au ministère des finances sera nommé ce soir ou demain matin. Un décret nommant M. Rouvier ministre des finances paraîtra de main matin au "Journal Officiel."

Maladie de l'impératrice d'Allemagne.

Berlin, 16 juin.—L'impératrice Augusta est indisposée et s'est vue obligée de renvoyer à plus tard tous ses engagements.

Les médecins de la cour prétendent que la maladie de l'impératrice n'offre aucune gravité.

Condamnation d'un banquier.

Toledo, Ohio, 16 juin.—Oris L. Burns, de Montpelier, Ohio, le banquier accusé par le grand jury fédéral de s'être approprié les fonds qui lui étaient confiés, a comparu devant le tribunal aujourd'hui et s'est reconnu coupable.

Le juge R. W. Taylor a condamné Burns à sept ans de travaux forcés dans le pénitencier de l'Ohio.

EXCURSION A NEWROADS, TORRAS, PORT ALLEN, PLAQUEMINF, DONALDSONVILLE, Etc.

Dimanche, 18 Juin 1905, par le Blue Club, Ltd.
Le train partant de la gare de T. & P. au pied de la rue Thialé, à 7.30 heures et passant tous les arrêts réguliers. 11.15—11.1

LES DEMANDES

DE LA PRESSE RUSSE.

St-Petersbourg, 16 juin.—L'annonce que l'empereur Nicolas avait accepté la démission de son oncle le grand-duc Alexis, a créé une profonde sensation, mais a été rendue publique trop tard pour pouvoir être commentée dans les journaux du matin.

Commentant le choix de Washington, comme lieu où se rencontraient les plénipotentiaires chargés de régler la question de paix, le "Novos Vremya" invite la diplomatie russe à se préparer à lutter sérieusement et à ne pas répéter la politique de mollesse adoptée par les diplomates russes.

Le "Russ" s'étend sur la nécessité de choisir les hommes les plus capables de représenter la Russie à la conférence de Washington, car ajoute ce journal, "il ne faut pas conclure une paix qui déterminera pendant de longues années la position de la Russie en Extrême-Orient."

La "Gazette de la Bourse" demande que des hommes représen-

tent la nouvelle et non la vieille Russie soient envoyés à Washington.

Le "Listok" déclare que prudemment le monde manifeste de l'alarme en considérant l'avance de la Russie vers l'Occident au travers de la Corée et de la Mandchourie.

Ce journal ajoute: "En 1895 l'Allemagne, la France et la Russie ont protesté contre l'exploitation de la Chine par le Japon. Aujourd'hui aucune puissance ne se met en avant pour interrompre la marche victorieuse du Japon. La Russie seule et se verra probablement obligée de conclure une paix préjudiciable aux intérêts de toute l'Europe."

Les dernières nouvelles reçues du front de l'armée prouvent que la saison des pluies commence cette année beaucoup plutôt que de coutume en Mandchourie.

De violents orages ont déjà éclaté et si les pluies continuent, les opérations militaires seront nécessairement suspendues sans qu'il y ait besoin de déclarer un armistice.

Le bruit court que le ministre des affaires étrangères Lamsdorff sera l'un des plénipotentiaires choisis par la Russie.

La Conférence de Washington.

Grande activité déployée dans les milieux diplomatiques.

Washington, 16 juin.—La rencontre des plénipotentiaires russes et japonais, qui aura lieu dans le courant de l'été à Washington et dans laquelle seront discutées les conditions de paix, portera le nom de "Conférence de Washington".

Le choix de Washington aura pour effet de suspendre pour une période indéfinie le programme d'été du corps diplomatique.

Quoique les deux puissances belligérantes aient donné formellement à entendre qu'elles se proposaient de régler leur différend sans avoir recours à l'aide de la diplomatie étrangère, les puissances européennes se préparent à suivre la conférence du plus près possible.

Il est probable, si la température de Washington est trouvée par trop accablante, que les plénipotentiaires se réuniront dans une station estivale sur la côte de la Nouvelle-Angleterre.

Parmi les diplomates dont les plans de vacances seront probablement dérangés se trouve M. Jusserand, l'ambassadeur de France, qui, s'il va en France ce mois-ci comme il en a manifesté l'intention, devra être de retour à Washington pour l'ouverture de la conférence.

Le baron Speck von Sternburg, qui avait résolu d'aller passer l'été en Allemagne, et Sir Mortimer Durand, qui est déjà parti pour Lenox, Mass., verront aussi leurs plans de vacances bouleversés par la conférence.

Si les plénipotentiaires ne s'assemblent pas avant le mois de septembre les diplomates pourront facilement se rendre en Europe où ils pourront consulter leurs gouvernements respectifs.

Ce ne sera du reste pas la première fois que le corps diploma-

tique aura été retenu pendant l'été à Washington, par suite de négociations importantes.

L'activité déployée dans le monde diplomatique de Washington depuis quelques jours dépasse le record établi durant les négociations vénéziennes dans l'hiver de 1903 et rappelle en quelque sorte les scènes qui suivent immédiatement la fin de la guerre avec l'Espagne.

Il y a des conférences à la Maison Blanche matin et soir et tout naturellement les questions de routine et autres affaires officielles cèdent le pas à la question de paix.

Le président a non seulement fait appeler fréquemment les diplomates directement ou indirectement intéressés dans la question mais il passe encore une bonne partie de ses soirées à discuter avec les familiers de la Maison Blanche cette question qu'il désire voir régler le plus promptement possible.

La Maison Blanche est informée quotidiennement non seulement de ce que le Japon désire faire savoir à la Russie et vice-versa, mais encore des vues et des suggestions émanant de la plupart des grandes capitales européennes.

L'Allemagne montre un profond intérêt sur le choix du lieu où se réuniront les plénipotentiaires.

Dès le début des négociations de paix elle a exercé une puissante influence, soit à Washington, St-Petersbourg ou Tokio afin que la conférence fut tenue aux Etats-Unis.

L'empereur Guillaume est convaincu que Washington est la seule ville où les négociations seront à l'abri de l'ingérence des puissances neutres.



M. ROUVIER

M. Rouvier a pris cette décision à la requête formelle du président Loubet et de ses collègues du ministère qui désirent le voir candidater les négociations pendantes avec l'Allemagne sur la question du Maroc.

Après avoir quitté l'Élysée M. Rouvier est retourné au ministère des affaires étrangères où il a eu un long entretien avec le Dr Motono, le ministre japonais à Paris. Cet entretien a eu trait, sans aucun doute, à la conférence qui se tiendra à Washington.

Le bruit court dans la soirée que le portefeuille des finances serait offert à M. Merlon, qui est actuellement sous-secrétaire d'Etat aux finances.

Achèteront un **\$259** BON PIANO NEUF **PIANOS** AU MAGASIN DE MUSIQUE DE **GRUENWALD'S** LA GRANDE MAISON DE PaiEMENTS MENSUELS. Enpaiements de \$10 à \$6 par mois—sans intérêt; ou bien en paiements par semaines si vous le préférez.